

Prodigue



En guise d'introduction

Alors que j'entame la rédaction de cette introduction, en dernier lieu, bien après les autres paragraphes, je m'apprête aussi à tous les modifier. Presque rien, seulement remplacer les « nous » par des « je ». J'ai toujours parié sur le collectif. Je me suis à chaque fois émerveillé devant le fruit inattendu du mariage de nos imaginaires, lorsque la création échappe par ce processus à l'emprise de nos egos, lorsque personne ne se souvient ni n'essaye de se souvenir de qui a pu avoir telle ou telle idée. J'y vois un phénomène magique, alchimique. Pour moi il y a communion, il y a transsubstantiation. Ce genre de terme peuvent refroidir, je l'ai vu, parce qu'un poil exagéré et de surcroît du domaine de la religion, ici catholique. Pourtant au-delà de mes croyances, les messes dominicales auxquelles j'ai participé avec assiduité de ma prime enfance jusqu'à l'âge de treize ans furent les premiers spectacles auxquels j'ai assisté. Ces cérémonies ont participé à fonder ma spiritualité, sans aucun doute, mais aussi mon imaginaire, mon monde. Depuis la connotation si pleine du mot amour jusqu'au rejet absolu du sectaire, cette vaste expérience se montre d'une telle ambivalence qu'il m'est encore très difficile de la juger, seulement je commence à peine à en mesurer la portée dans ma vie d'aujourd'hui : par exemple, la recherche presque obsessionnelle du transcendant. Ce qui vibrait en moi, par le collectif c'est son caractère transcendant. De mon éducation, j'ai été baigné dans la notion de transcendance. Je l'avais un temps oublié car oui, en réaction, mon émancipation s'est nourrie de l'immanence. Transcendance et immanence, je ne partirai pas dans l'éternel débat. Seulement je veux maintenant m'extasier face à l'entremêlement infini de ces deux énormes concepts comme deux géants qui dansent, valsent, vibrent du firmament jusqu'au creux de nos cœurs, du mien en tous cas, jusqu'à s'immiscer en rythme, traversant toutes les échelles, dans chaque petite scène de la vie. Légère digression pour en venir au fait que c'est à l'âge de trente-trois ans qu'il me vient de passer du « nous » au « je ». Comme ça m'est pénible, encore.

Pourtant il m'arrive de raconter des moments de ma vie. Un jour, lors d'une discussion, quelqu'un me faisait remarquer que je parlais beaucoup de moi. Une amie alors présente et qui me connaissait bien lui répondit, « Non, il ne parle pas de lui, il raconte des histoires ». Passé le plaisir de la flatterie, j'ai réalisé que la plupart des histoires que l'on raconte viennent à notre esprit alors qu'une situation ou une discussion est en cours. Il y a comme un sentiment de résonance. « Tiens, cela me rappelle une histoire, un jour... ». Et si l'on se trouve en bonne compagnie on n'hésite pas à la partager. Depuis quelques années, une histoire me revient régulièrement, celle du fils prodigue. Je suis vraiment capable de la mettre à toute les sauces. Mais au-delà de la récurrence, chaque fois que je raconte cette histoire-là, et bien plus que n'importe quelle autre, le phénomène de résonance s'amplifie au cours du récit jusqu'à atteindre un pic d'émotion si fort que je peux en oublier l'élément déclencheur de cette résonance et me perdre dans un univers de sensations qui me bouleverse absolument. Peut être de par mon vécu, mes multiples départs et mes quelques retours, mes errances qui m'ont amené à me faire renier, même par ma propre famille, et toutes ces fois où j'ai pu être accueilli avec une chaleur extraordinaire. Raconter sa vie, c'est faire des choix, des choix dramaturgiques, des choix là où on n'a peut-être pas vraiment eu le choix, donc mentir un peu, on peut en avoir conscience. Pour être honnête je préfère encore raconter l'histoire du fils PRODIGE.

Avant cela j'aimerais écrire quelque chose : je suis clown. Ou я клоун, comme les Russes m'ont appris à dire. J'ai travaillé à le devenir avec Le LICEDEI de Saint Petersburg après avoir quitté des études d'ingénieur hydrographe à trois mois de l'obtention de mon diplôme et non sans quelques remous. Un choix ? Je n'ai ni le souvenir ni la sensation d'avoir vraiment choisi, mais c'est une autre histoire. Stanislav Warkki, un Estonien pesant dans les 100 kg, m'a appris à dire я клоун, c'est seulement comme ça qu'on peut avoir espoir de le devenir vraiment. C'est un long chemin. Au cirque j'ai demandé à Jocelyne Gasser, la directrice, si ma performance la satisfaisait. Oui m'a-t-elle répondu. Je lui fais remarquer qu'elle n'a pas l'air tout à fait convaincu. Que veux-tu que je te dise ? il faut dix ans pour faire un bon

clown ! au moins ! alors pour l'instant ce que tu produis... c'est bien... C'était il y a six ans, et ce clown que je suis n'a pas fini de devenir clown, et ce clown n'arrête jamais de devenir clown, même quand je n'y travaille pas, peut-être surtout quand je n'y travaille pas. La permanence de l'impermanence. Je n'y peux plus rien la machine est en route et rien ne pourra plus l'arrêter. Il ne s'agit finalement que de créer les moments où je peux rencontrer le clown que je suis, l'observer agir, et le laisser faire son œuvre. Ne cherchez pas, il n'a pas un nom, un costume, une identité, il n'est pas un alter ego ou un autre moi, ni un esprit ou une entité d'une autre dimension. Il ne m'appartient pas non plus, ce n'est pas « mon clown ». Il est et puis c'est tout. Difficile d'en parler sans le personnifier, disons que c'est une pauvre licence poétique pour tenter de m'exprimer. Il n'y a pas de vérité, seulement un constat émotionnel que j'ai tendance à ranger du côté du sacré. Quelle surprise déjà il y a trois ans quand pour la création FOCUS il s'est trouvé au rendez-vous, dans son sanctuaire il avait bien grandi le salaud. A nouveau je l'ai laissé faire son chemin de son côté, en l'imaginant m'observer agir dans ma vie. Et encore une fois je fais le choix de raconter quelque chose que je n'ai pas vraiment choisi : je, le clown se sera bien gavé et brûlera de refaire son entrée dans PRODIGUE.



Le Texte

Prodigue, comme le fils, ou comme le père, enfin comme cette histoire qu'on attribue à Saint Luc connue sous le nom du Retour du Fils Prodigue. Oubliez quelques instants que la parabole du fils Prodigue est extraite du nouveau testament. Et sans aller chercher ni sens caché ni intention de l'auteur, qu'est ce qui nous apparaît ? Nous y lisons l'histoire d'un fils et de son père, d'un départ, d'une errance et d'un retour, d'une faveur et d'un pardon. Nous y voyons se succéder le chemin vers la mort puis le retour à la vie, le péril et la joie d'être sauf, le doute et la consolation. En quelques lignes à peine, Luc l'évangéliste, nous livre une œuvre dramaturgique qui va droit à l'essentiel, droit à l'émotionnel. Un exemple type du conte dépouillé qui, libre et léger, vise droit les cimes d'un universalisme émouvant et triomphal. En voici le texte :

Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les pourceaux. Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Étant rentré en lui-même, il se dit : Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires. Et il se leva, et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. Le fils lui dit : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs : apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir. Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Ce serviteur lui dit : ton frère est de retour, et, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé, ton père a tué le veau gras. Il se mit en colère, et ne voulut pas entrer. Son père sortit, et le pria d'entrer. Mais il répondit à son père : voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis. Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras ! Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ; mais il fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé.

En soit, la parabole se suffit à elle-même. Nul besoin de la théâtraliser pour y révéler un sens ou la rendre accessible. Pour cela, il suffit de la raconter et puis c'est tout. C'est une histoire, et une histoire contient tout. Elle pourrait autant faire une excellente base de dramaturgie pour les feux de l'amour que devenir objet ésotérique voir mystique, ou encore être réduite à une métaphore politique et devenir une histoire qui "en fait parle de notre époque".

Pourtant, ce texte nous l'avons choisi comme point de départ pour une nouvelle création scénique. Ou bien puisque c'est lui qui nous a touché et inspiré, peut-être est-ce lui qui nous a choisi. Alors épargnons-nous tout détournement. Recevons-le. Ce conte, nous le ferons délicatement nôtre. Nous nous en revêtrons comme le père revêt son fils d'une robe, d'un anneau et de souliers, sans en déchirer l'étoffe, sans en déformer la rondeur ou user son cuir, sans bafouer sa pureté, sans nier son origine et sa portée sacrée.

Sacré ? vous avez dit sacré ? Oui, préservons le mystère et considérons-le comme un sanctuaire, lieu préservé de toute agression, intemporel, cosmique, celui où peuvent éclore encore et encore des émotions si pénétrantes avec une honnêteté belle et fragile. Comme un écho céleste de nos turpitudes terrestres. Sans doute avons-nous là une piste, l'alpha et l'Omega d'une errance poétique ?

Note d'intention

PRODIGUE, seul en scène Clown, Danse, et théâtre gestuel.

Création pour la rue

Distribution : ELOI LEFEBURE (acteur, auteur au plateau), ANAIS HUNEBELLE (direction d'acteur et co-auteur en salle), MARIE-JULIE COMMUNEAU (technicienne plateau), MARC-ALEXANDRE GOURREAU (musicien), LUCIEN YAKOUBSHON (créateur lumière), MELANIE VIOT (scénographe, costumière), BASILE COIGNARD (scénographe, constructeur), STEPHANE SELLIER (diffuseur)

Depuis 2017 avec le spectacle FOCUS, je défend un théâtre gestuel et visuel qui tire une ligne, pas si droite, depuis le clown et le burlesque jusqu'au fantasmagorique.

On partira toujours de situations d'apparence familière, quotidienne, presque banale, avec ce petit plus de burlesque. Et puis l'absurde viendra grignoter petit à petit la scène jusqu'à construire avec les derniers lambeaux de la réalité des cathédrales de surréalisme. Fortement influencé par l'art de David Lynch, entre autres, j'aime penser la création comme une quête à la poursuite ne serait-ce que d'un fragment de cette réalité qui nous échappe quitte à devoir plonger à travers les innombrables couches de nos rêves. C'est en cela que le théâtre avec ses mises en abyme parfois vertigineuses devient un véritable terrain de jeu. Dans cette quête absurde et universelle la seule boussole qui résistera sera nos émotions ou celles d'un personnage aussi attachant que décalé à l'instar d' Alice aux pays des merveilles.

Sur l'espace scénique quelques éléments suffisent. Absolument concrets et reconnaissables de prime abord, ces objets du quotidien viendront peu à peu à disparaître, s'enfuir, se transformer ou encore être pulvérisé laissant le clown dans un embarras certain.

Précisons le tout de suite: je ne mettrai pas en scène la parabole du fils prodigue. Cette histoire sera comme une toile de fond à ce spectacle. Comme un immense décor mouvant, à la dimension cosmique, comme un grand ciel étoilé surplombant la scène d'un théâtre par une nuit d'été. Là encore, un jeu d'échelle, une mise en abyme, presque un théâtre de marionnette. Des fils subtils vont se tendre jusqu'à la scène, jusqu'à un homme de chair, physique, comme un clown.

le rire est une vertu que Dieu a donné aux hommes pour les consoler d'être intelligent .

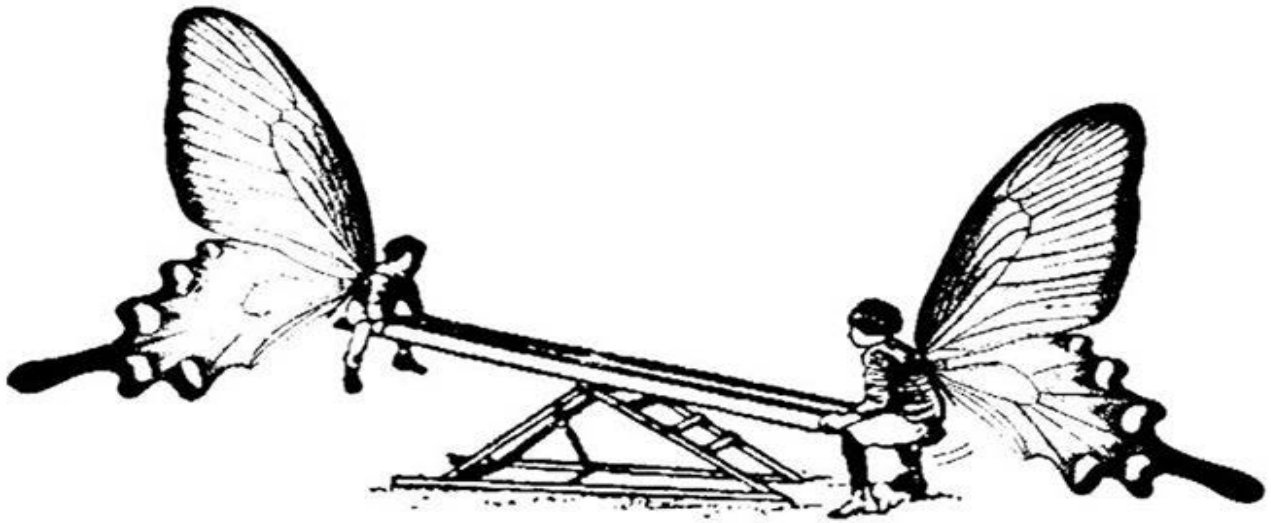
Marcel Pagnol

Le plus concrètement: cet homme, ce clown, nommé Willy, arrive au bureau. Il travaille pour une multinationale qui a développé la technique de l'élevage intensif commandé à distance. Il s'apprête manifestement à faire un burn out. Il saute du 47ème étage et pendant ces quelques secondes de chute, il rêve. Le temps se ralentit et les étages défilent comme un compte à rebours. C'est alors que peu à peu viendra s'effriter la réalité et qu'apparaîtra cette créature à tête de vache, que la tempête se lèvera emportant tout, sauf lui, et que seul à la poursuite d'un grand rocher, les étoiles se mettront à tourner prodigieusement vite autour de lui. A quelques seconde de la mort, l'urgence de la vie lui révélera l'autre dimension de son existence, la plus grandiose, celle qui ne peut que se passer de mot.

Qui regarde à l'extérieur rêve. Qui regarde à l'intérieur s'éveille.

Carl Gustav Jung

Les liens entre la parabole et ce cher Willy pourront se tisser à de multiples niveaux : un simple jeu d'échelle ou une énigme ardue, un espoir mythique face à l'impasse du réel et encore un rapport ironique, ou onirique. Entre le ciel étheré et le béton si dur, chaque spectateur aura le temps d'une chute de 47 étages pour réaliser que tout est possible, on ne se trompe jamais, même dans sa vie.



Note de la directrice d'acteur et metteuse en scène

Je travaille avec Eloi depuis 5 ans. C'est le clown qui fut le point de rencontre. En plein workshop à Nantes à la Faires du clown, j'ai vu Eloi et ce fut une évidence. Je ne savais pas quand mais je savais que la vie nous amènerait à faire un bout de chemin ensemble.

En tant que metteuse en scène, l'intuition fait partie du travail et collaborer avec un artiste c'est comme commencer une nouvelle histoire d'amour. La vie n'a pas mis longtemps à nous rassembler, une rencontre à l'arrachée dans la rue et j'ai saisi l'instant. Deux mois plus tard, il était à Paris pour le week-end de résidence. Je crois ne pas mentir en disant que nous grandissons artistiquement ensemble.

Mon travail a pour but de mettre l'interprète face au vide, au trou noir. Ce qui pousse les artistes qui travaillent avec moi à y plonger, car c'est le seul moyen d'avoir la réponse de pourquoi sommes-nous là au plateau. Dans l'immensité de ce vide, les images, les attitudes, les actions justes éclosent et finissent par exploser en un sens. ((Ce que j'amène ce sont des thèmes, des provocations, des prétextes à passer du temps au plateau pour finalement arriver à une seule chose : la reddition. Cette pratique vous confronte à l'espace, aux temps et aux gens de manière différente du quotidien. Vous communiquez autrement que dans le discours dit normal, qu'il soit parlé ou non. La trace de cet état peut vous suivre au-delà de la performance.

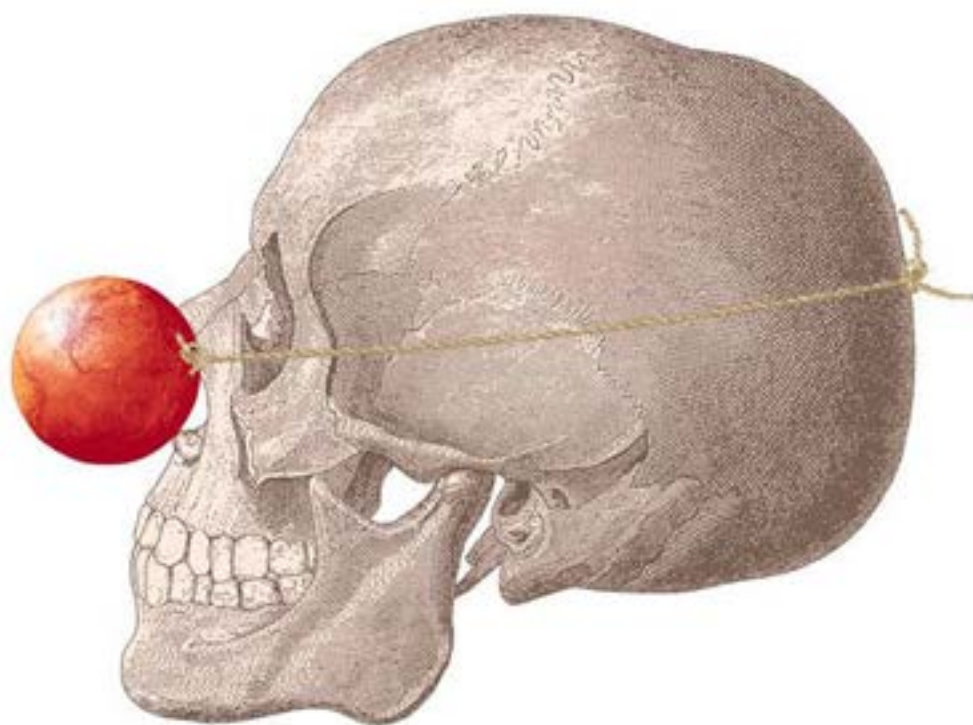
Dans l'une de mes premières vies j'ai failli être anthropologue, et cette expérience influence encore aujourd'hui ma pratique théâtrale et artistique : j'ai pu assister à certaines cérémonies dites religieuses/ sacrées de tribus ou de groupes spirituels. Entre autres choses, je me suis rendu compte que l'état de présence, « de foi » du groupe ou des individus présents étaient le même que sur un plateau, une énergie extra quotidienne. De même, le principe d'installer un espace,

une forme de dramaturgie qui fait sens et qui unit le groupe était là.

D'autre part, j'ai aussi pu observer le travail de la metteuse en scène Ariane Mnouchkine et certains praticiens du théâtre Nô où la dimension sacrée est fondamentale. Pour Ariane si tu ne crois pas, si tu ne respectes pas cette dimension qui peut te dépasser tu ne peux pas rentrer au plateau. Quand vous arrivez au Théâtre du Soleil, le plateau est un endroit où on ne rentre pas comme ça, il faut être dans un certain état et si vous ne l'avez pas, Ariane Mnouchkine peut vous en sortir avec cette simple phrase, tu n'es pas là, sors J'ai appris au Théâtre du Soleil qu'être là c'est accepter de ne pas savoir et revenir à un état d'ouverture propre à l'enfant et se laisser traverser dans l'instant sans anticiper. Cela me rappelle aussi une autre phrase d'un collègue allemand qui me disait : « tu sais ce que les acteurs/actrices, les gangsters et les prêtres ont en commun ? C'est l'énergie. » Plus j'avance, plus je réalise que le sacré c'est une manière d'appréhender « le vide », celui qui reste un mystère mais qui si nous l'acceptons nous permet de donner un sens à nos vies. Nous avons besoin du sacré comme nous avons besoin de sécurité, le sacré est une manière de donner du sens, de la magie là où il n'y en a pas.

Les religions appartiennent en cela au champ du sacré mais pour moi les religions n'ont pas le monopole du sacré, le théâtre, la littérature, la culture, les sciences ... par certains aspects peuvent rentrer dans le champ du sacré.

Anaïs Hunebelle

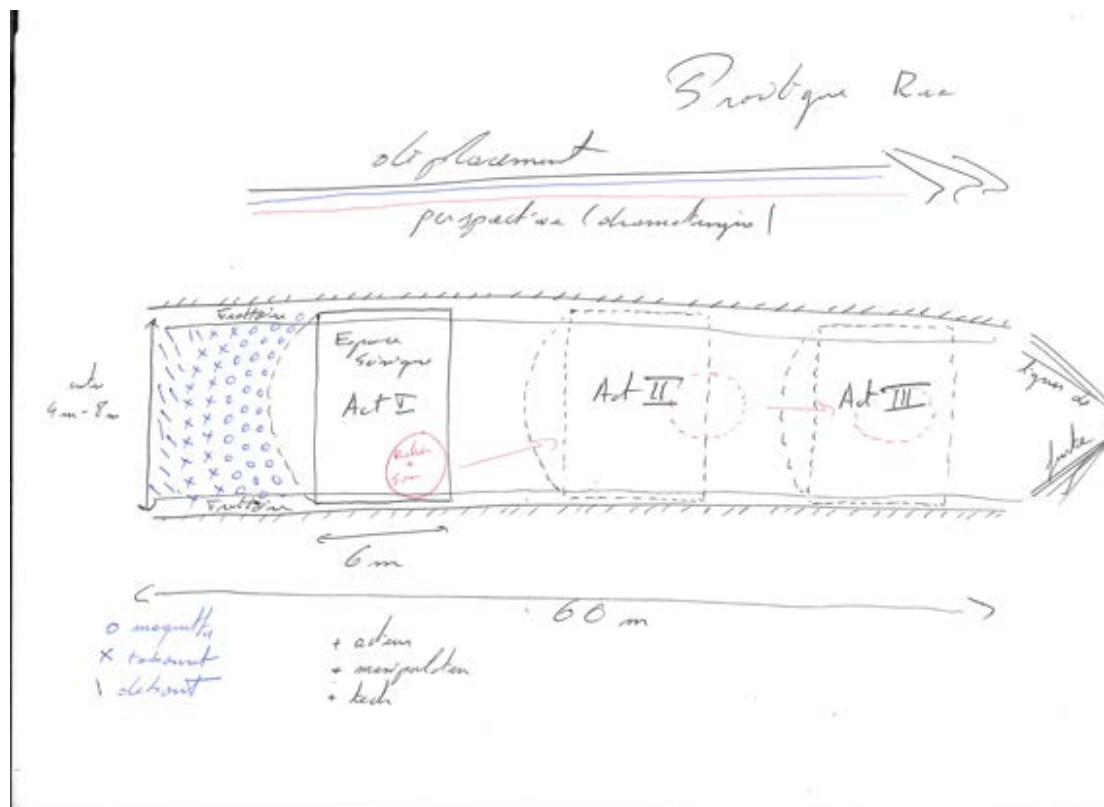


Scénographie pour la Rue

Lorsque je crée pour la rue ou tout autre espace je commence toujours par interroger cet espace. Je lui propose des images tout droit venues de mes rêves et j'observe. Avec Prodiges La rue à répondu « je t'offre de la perspective et le mouvement dans cette perspective, je t'offre la liberté de t'enfuir de ta réalité mais aussi de ma réalité ». La rue m'appelle à mettre encore d'avantage mon histoire en abyme.

Un espace scénique évolutif. Le déplacement prend sens, s'offre à la dramaturgie. Nous sommes tentés par la déambulation, mais pas comme une promenade, comme une progression métaphorique et physique. Il suffit alors de peu, quelques mètres, quelque pas. Je représente un théâtre gestuel, et un pas est un geste. Et un pas peut devenir transgressif. Je pense à celui qui pourrait crever l'écran d'un cinéma. Ici on se donne un espace de jeu, par convention le public l'accepte. Ensemble on se donne un cadre. On prend le temps de l'installer et au moment ou personne ne s'y attend, même pas le personnage en jeu, on perce ce cadre, et on amène le public « ailleurs ».

Chaque déplacement est un pas vers l'onirisme. Au fur et à mesure la réalité se dégrade, elle fond, se décompose. D'abord le décor sur scène s'effondre puis c'est au tour de la réalité de cette rue d'être réinterrogé. Et puis après ?...



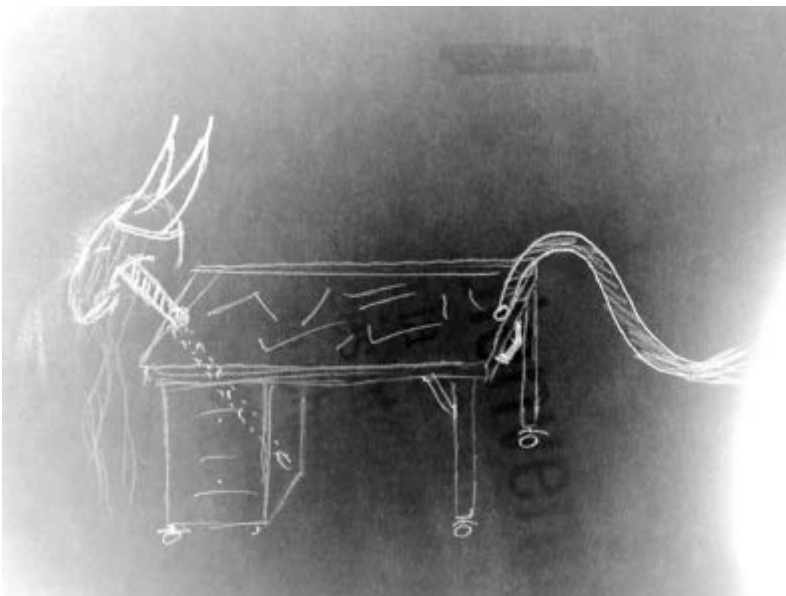
Ainsi nous essayerons d'aller toucher ce vide que l'on a tous un peu au fond de nous-même. Dépouillons-nous et alors nous pourrons enfin danser sous les étoiles. Scénographiquement il n'y aura que ce rocher qui persistera à nous suivre. Ou plutôt c'est nous qui le suivrons comme un phare, un repère, le dernier fragment de réalité tangible auquel on voudra se raccrocher. On se donnera un cap, nous rassurant avec cette perspective, pour finalement la voir aussi s'effondrer : Nous avons chacun l'impression d'avancer linéairement, et pourtant, nous ne faisons que tourner en rond, comme des derviches.

E pur si muove !

Galilé

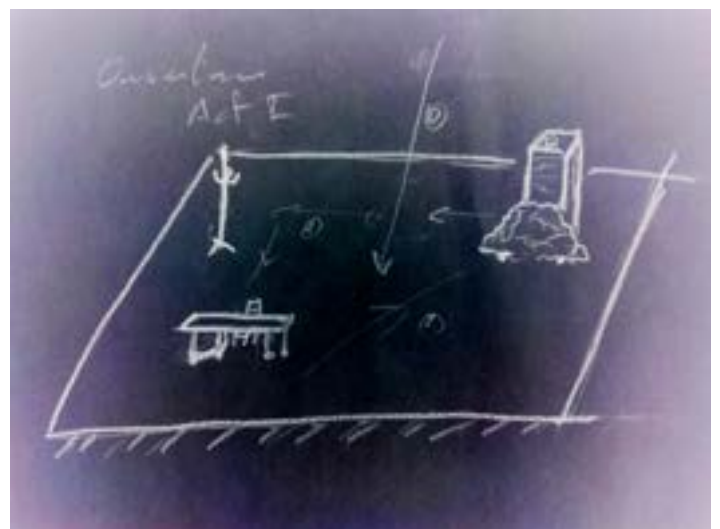
En quelques croquis et images, le projet

- Monolithe, echelle réduite d'un building, sédimentation à la base. image apocalyptique
- Sur roulette
- Panneau d'affichage led pour les numéros d'étage
- Systeme de sonorisation intégré



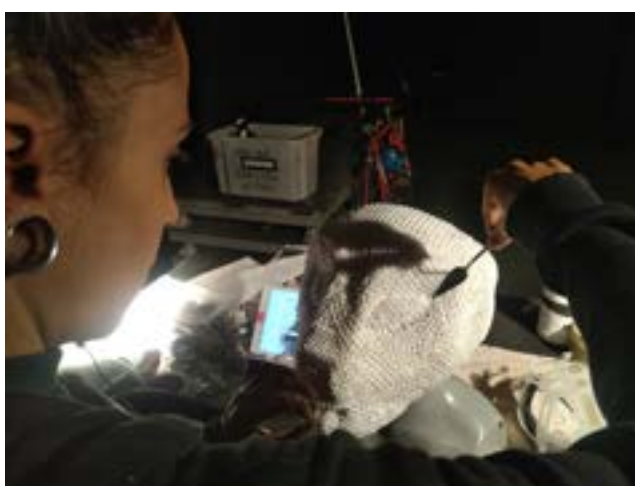
- Bureau transformable en marionette taureau
- Sur roulette
- tete et coup amovible
- queue rétractable
- éventuellement dos volume gonflable et plan de travail fendu

- Espace scénique
- Min 4mx3m Max 8mx6m
- Monolithe
- bureau
- porte manteau souple et particulièrement haut



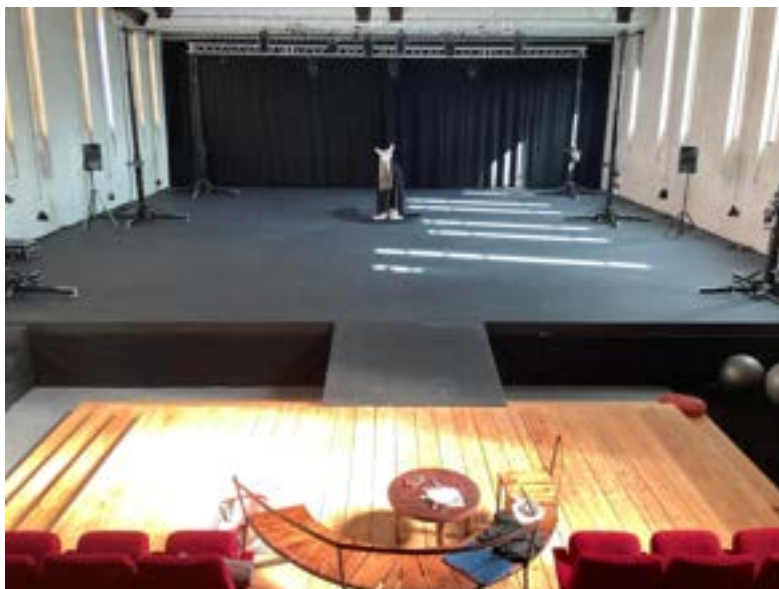


Résidence 1, Avril 2022 - Atelier de Bitché
Scéno temporaire



Résidence 1, Avril 2022 - Atelier de Bitché
Prototype masque de vache par Daniela

Résidence 3, Juin 2022 -
Chapelle Dérezo, Brest
Plateau nu





Première sortie de Résidence - Atelier Magellan
Septembre 2022



L'E quipe

Anais Hunebelle

Co-autrice et directrice d'acteur

Fille d'une mère comédienne/clown, elle commence le clown dès l'enfance. Avant d'assumer son rêve de scène, elle fait digression sur les bancs de l'université et obtient une licence en sociologie et histoire. Elle intègre l'école Internationale de Théâtre Jacques Lecoq et le L.E.M (laboratoire d'étude du mouvement) à Paris en 2011/2012.

Le Collectif Petit Huit, regroupant comédiens et élèves des Beaux-Arts de Nantes, voit le jour en 2013. Il crée et produit des spectacles aussi bien pour dedans que dehors, inspirés par les univers du clown, du burlesque et des arts plastiques. Elle continue tout au long de ces années la recherche sur le mouvement et le jeu, ce qui l'amène en 2014 à suivre la professeure et chorégraphe Anna Pocher à Essen à la Folkwang Université. Elle y découvre la danse-théâtre. A son retour d'Allemagne, elle remet en cause sa méthode de travail et met le corps et l'espace au centre de sa recherche. Elle décide alors d'explorer le rapport entre la danse et le clown.

Elle intègre en 2015 l'Atelier A +1, installé aux Grands Voisins à Paris, qui réunit architectes, graphistes, plasticiens et gens du théâtre. Elle donne alors de nombreux ateliers dans les écoles, lycées, centres d'hébergement, foyers ou structures sociales. Très intéressée par les notions d'espace et le travail in situ, elle élabore le projet Yassa avec le metteur en scène Frédéric Nepomuceno en 2017. C'est à la même période qu'elle entame sa collaboration avec les Dandys et exerce ses compétences sur leurs spectacles et évènements.

Stéphane Sellier

Attaché de production et de diffusion

De 1994 à 2005 Stéphane est à la régie générale. Il travaille avec des compagnies tel que Baro d'Evel cirk, les Nouveaux nez, Le champ des toiles et bien d'autres. En parallèle, il s'investit dans la vie associative par la musique avec Radio Béton, Association ACT, l'asso Astéro ou la création du Café-concert à Chambray les Tours. Entre 2000 et 2005, Il programme ainsi plus de 250 groupes de musique et compagnie de théâtre. Chemin faisant il se forme à la diffusion. Entre 2003 et 2015 il travaille pour des compagnies telles que La Famille Vicenti, la compagnie l'Envers du Monde, la compagnie Bashibouzouk ou les Gueuribands. C'est en 2018 qu'il rencontre les Dandys et intègre l'équipe. Depuis 2019 il s'engage auprès des groupes de réflexion autour des métiers du spectacle vivant et intègre de façon permanente la Fédération nationale des arts de la rue.

Marc-Alexandre Gourreau

Musicien

Formé dès son plus jeune âge au conservatoire en violon et basson, il poursuit l'étude de la musique à l'Université Rennes 2 en musicologie, et approfondit son travail sur le lien entre musique et les nouvelles technologies. Il complète ensuite son cursus par une formation en STAFF à la technique son, ce qui l'amène à côtoyer le milieu du spectacle vivant.

En parallèle, il développe les techniques de chant diphonique ainsi que le goût du montage audio, du sampling et de la musique électronique dans lequel il perfectionne et donne forme à des univers côtoyant les mondes oniriques.

Il porte son attention sur des machines audio hardware (sampleurs / synthétiseurs / boîtes à rythme) et sur la performance live. Travaillant aux côtés d'artistes du spectacle vivant, Marc-Alexandre développe un langage sonore qui entre en résonance directement avec la scène et offre une seconde lecture, un pas de côté à l'oreille du spectateur.

Aujourd'hui, il se positionne au carrefour des arts vivants, numériques et sonores. Son appétit du jeu et du pas de côté lui confère une posture d'acteur-créateur sonore, lui permettant de faire partie intégrante de la proposition artistique, offrant une création sonore taillée sur mesure au projet dans lequel il s'implique.

Lucien Yakoubsohn

Régisseur et créateur lumière, artificier

A force d'être trimbalé depuis tout petit dans les théâtres et les festivals d'art vivant, une fascination née très tôt pour le vaste et étrange monde du spectacle. Plus tard, il s'essaye à la photographie argentique, dessine, expérimente le collage et se passionne pour l'artisanat de l'image. Peu à peu, sa fascination pour le spectacle trouve un sens dans la création lumière.

Soucieux d'acquérir d'abord une maîtrise parfaite de la technique et des phénomènes physiques, il obtient en 2012 un DUT en génie électrique.

C'est à côté de ses études qu'il se forge ses toutes premières expériences de régisseur dans des cafés théâtre et des petits festivals.

Son DUT en poche, il entre ensuite dans la meilleure école de technicien du spectacle : le terrain (ou le plateau devrait-on dire). Il s'occupe donc de la régie générale au théâtre du Cyclope à Nantes durant 3 ans. Là, il fait ses premières créations lumière, s'essaye aux métiers du son, à la construction de décors, gère la partie technique du lieu, reprend des régies, part en tournée avec la compagnie résidente, élabore des planning, co-organise le festival « la chaussette de M. Joffre », bidouille, trouve toute sorte de solutions avec peu de moyens, etc.

En parallèle il se forme au métier d'artificier avec la société Féerie et intègre des équipes de pyrotechniciens pour faire briller le ciel dans toute la France et à l'étranger (Angleterre, Algérie, Vietnam).

En 2015, il fait la rencontre des Dandys en reprenant la régie du Roi poulpe. Le courant passe très vite et il devient le régisseur de la compagnie, participe à l'organisation du festival Les enfants de Bitche et réalise la création technique de Focus.

Eloi Lefebure

Auteur, interprète clown danseur musicien manipulateur

Avant l'âge de 22 ans ses expériences artistiques se comptent sur les doigts de la main. En réaction contre le milieu d'école d'ingénieur qui ne lui convient pas du tout du tout du tout, il décide de diriger la troupe de son école et rejoindre le théâtre universitaire de Brest. Cette dérive, il la mène jusqu'à couper les ponts avec sa future carrière d'ingénieur pour épouser la vie quelque peu plus ondoiyante de comédien puis de clown. C'est en 2012 qu'il fonde donc avec des amis la compagnie de l'Arbalète, amateur puis professionnelle, dirigée par Valery Rybakov issu du GITIS de Moscou. S'en suit une formation appliquée à tous les métiers du spectacle (jeu, mime, masque, voix...) sous la bienveillante houlette russe et d'autres intervenants très variés, Boris Petrushansky (metteur en scène et directeur du LICEDI de Saint Petersburg) Pavel Mansurov, Stanislav Warrki, Victor Platonov ou Dominique Commet.

En parallèle, il commence à se former à la danse, classique, contemporaine, jazz et hip hop, jusqu'au Krump et au Voguing.

Après une tournée au Cirque Starlight en Suisse en tant que clown, il fonde à Nantes en 2016, avec Camille Rock le duo clownesque Les Dandys en parallèle d'une formation informelle mais intensive à la danse au Pont Supérieur de Nantes.

En 2019 Il devient coordinateur des Ateliers de Bitche, toujours à Nantes et rejoint le collectif Quai des Chaps.

Il imagine le festival des Enfants de Bitche dont la première édition a lieu en mai 2017 et la seconde en 2019 puis le Cabaret avant-gardiste Made in Bitche.

Depuis 2020, il mène des collaborations variées en tant qu'interprète de théâtre physique et performeur avec le collectif Grand Dehors, le collectif Petit Huit, APO33 ou le théâtre de la Ruche.

Mélanie Viot

Costumière

Créatrice autodidacte depuis 2009, elle se forme en 2012 au métier de maroquinier, puis s'intéresse aux arts textiles et suit une formation de tailleurse couturière en 2015.

Passionnée par les arts plastiques et le spectacle vivant, elle exerce à travers divers supports : costumes, masques, décors...

Elle collabore et travaille actuellement au sein de différents projets tels que FOCUS par les Dandys production, Poursuites par le collectif Petit Huit ainsi que plusieurs projets pour la Famille Penichilline et l'association Lever de Rideau.

Marie-Julie Comuneau

Danseuse, marionnettiste, manipulatrice

Danseuse chorégraphe, sans étiquette, qui construit son univers contemporain en se nourrissant de ses rencontres avec le théâtre, le nouveau cirque, la danse aérienne, le Parkour, la photo, l'humain tout simplement...

Un travail organique et narratif dans sa recherche corporelle et dans sa transmission en tant que pédagogue.

La musique tient une place essentielle dans son processus de création avec une attirance certaine pour la manipulation d'objets, de matériaux, la danse-theatre, l'improvisation et la danse contact. Elle aime butiner, explorer, malaxer, échanger, rencontrer, rêver, partager...

Yoshi Oida

(Regard Extérieur)

Oïda a une maîtrise en philosophie de l'université de Keio. Il se fait d'abord connaître au Japon en 1953 : télévision, cinéma et théâtre contemporain. Il collabore avec Yukio Mishima.

Invité en France par Jean-Louis Barrault en 1968, il y travaille avec Peter Brook. En 1970, il entre au Centre international de recherche théâtrale (CIRT) (fondé par Peter Brook) ; il participe ensuite à ses plus célèbres spectacles au théâtre des Bouffes du Nord : Les Iks (d'après Colin Turnbull), La Conférence des oiseaux (d'après Farid Al-Din Attar), Le Mahabharata (épopée hindoue), La Tempête (d'après Shakespeare), L'homme qui (d'après Oliver Sacks), La tragédie d'Hamlet (d'après Shakespeare - 2002).

Il joue aussi au cinéma pour Peter Greenaway (The Pillow Book) et écrit sur le théâtre trois ouvrages théoriques, traduits en plusieurs langues : L'Acteur flottant, L'Acteur invisible et L'Acteur rusé.

À partir de 1975, parallèlement à son métier de comédien, Yoshi Oïda met aussi en scène du théâtre, des opéras et de la danse (Fin de partie de Samuel Beckett, Les Bonnes de Jean Genet, Nabucco de Verdi, Don Giovanni de Mozart) War Requiem de Benjamin Britten, La Frontière de Philippe Manoury.



LES DANDYS
PRODUCTION

3 rue de Bitche
44000 Nantes
Siret : 831 891 304 0022
Licence ; 2-1110422 / 3-1110423

www.lesdandysproduction.com

Contact Artistique :
Eloi Lefebure
06 19 01 55 24
contact@lesdandysproduction.com

Contact Production/Diffusion
Stéphane Sellier
06 33 38 63 31
diffusion@lesdandysproduction.com

